



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

***Comment être un étranger? : Goa-Ispahan-Venise, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles / Sanjay Subrahmanyam***  
**éd. Alma, 2013**  
**cote : 59.728**

Né à New-Delhi, Sanjay Subrahmanyam est depuis 2013 professeur au Collège de France où il occupe la chaire d'histoire globale de la modernité. Polyglotte, il a enseigné un temps l'histoire économique à l'EHESS puis à Oxford et enfin à l'université de Californie à Los Angeles. Ses travaux portent essentiellement sur l'économie politique, l'histoire culturelle et l'épistémologie, disciplines qu'il juge à bon droit intimement liées les unes aux autres. Sa connaissance des archives de divers pays lui a permis d'élaborer la notion d'*histoire connectée* dont il s'est fait le promoteur. Il est l'auteur, entre autres publications, d'une biographie de Vasco de Gama jugée démystificatrice, voire même souvent iconoclaste, qui lui a sans doute valu de nombreuses inimitiés au Portugal, mais lui a acquis une notoriété internationale.

De sa préface à l'édition française, nous avons retenu une remarque qui pourrait appeler quelques réserves. Subrahmanyam nous dit en effet p.17 que l'historien n'est pas romancier et n'a pas vocation à l'être. C'est, nous semble-t-il, un peu un peu sévère pour Michelet.

Comment être un étranger? La question posée dans le titre n'en appelle-t-elle pas une autre : qu'est-ce qu'être un étranger? Par son existence d'intellectuel itinérant, dans la ligne de celle d'Erasmus de Rotterdam, l'auteur était sans doute mieux à même que bien d'autres pour y répondre et il nous donne des éléments de réponse dans son introduction pp. 21-56.

Il a choisi de retracer la destinée de trois personnages qui ont en commun d'appartenir à ce que les historiens français, selon leur répartition en quatre provinces, appellent l'époque moderne, celle qui va de la fin du moyen-âge à la Révolution. Trois siècles et trois hommes dont la vie pourrait s'apparenter à celle de personnages de roman d'aventures.

La première partie évoque la vie et les tribulations d'un indien musulman de grande naissance établi à Goa au seizième siècle. Capitale de l'*Estado da India*, Goa était alors une cité florissante où le vice-roi Vasco de Gama était mort en 1524. Ali bin Yusuf Adil Khan, connu des Portugais sous le nom de Meale, était un prince de Bijapur que l'on suppose d'origine persane. A la suite d'intrigues de cour et de révolutions de palais il se réfugia au Gujerat où il entra en pourparlers avec les Portugais. Ceux-ci lui promirent d'entreprendre une

---

<sup>1</sup> 

Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## Académie des sciences d'outre-mer

expédition contre Bijapur et de l'installer comme roi de cet Etat, en échange de quoi il leur céderait les territoires qu'ils convoitaient. Il y a parfois loin de la coupe aux lèvres. Ali dit Meale s'installa à Goa probablement en 1534 et le souverain de Bijapur ne tarda pas à réclamer l'extradition de ce rival en offrant aux Portugais une confortable rançon.

Quelles furent les activités d'Ali à Goa? Celles d'un figurant réduit à l'attitude expectative de *prince de secours*? Celles d'interprète et d'informateur des autorités? Celles d'un marchand? Probablement toutes à la fois. Toujours est-il qu'en 1548 il écrivait au roi Dom Joao III pour se plaindre des procédés du gouverneur à son égard et solliciter la faveur d'être renvoyé dans son pays. Il demanda aussi le droit d'armer un navire de commerce. A plusieurs reprises il manqua de servir de monnaie d'échange entre les Portugais et Bijapur: une tentative d'expédition en sa faveur eut lieu en 1555 mais elle avorta rapidement dans les Ghats, puis les Portugais renoncèrent à toute visée d'expansion. Meale, qui avait vécu dans la crainte d'une extradition, put cependant finir ses jours à Goa en 1567. Il n'y fut guère heureux, la contre-réforme portugaise faisant régner la terreur religieuse dans la ville de Goa : si les Hindous bénéficiaient d'une relative tolérance, il n'en allait pas de même des musulmans dont le nombre s'amenuisa rapidement. Une ses filles se convertit au catholicisme en 1557 : il se pourrait qu'elle eût été arrachée à sa famille, baptisée et mariée à la hussarde. Sa descendance n'eut d'autre issue que de s'assimiler à la société luso-goanaise. L'auteur conclut justement que la destinée de Meale se résume à celle d'un déraciné.

La seconde partie nous relate l'étonnante aventure d'Anthony Sherley, né dans le Sussex en 1565, fils d'un grand dignitaire du royaume. Après des études à Oxford, il prit part à la guerre aux Pays-Bas. Protégé du comte d'Essex, il combattit aux côtés de ce dernier en France et fut adoubé chevalier de l'ordre de Saint Michel par Henri IV ce qui lui valut la réprobation de la Reine à son retour en Angleterre (il fut même un temps emprisonné). Il épousa une cousine d'Essex et en 1596 on le trouve guerroyant contre les Espagnols à la Jamaïque et dans les autres Antilles puis contre les Portugais aux îles du Cap Vert. Il se rendit ensuite en Perse où régnait alors Shah Abbas, Abbas 1<sup>er</sup> le Grand. Il se disait (faussement) investi par la reine Elizabeth 1<sup>re</sup> de la mission d'amener l'Empire Perse à entrer en guerre contre les Turcs (alors que l'Angleterre entretenait de bonnes relations avec la Porte). En 1599, il séjourna pendant quelques mois à la cour d'Ispahan où il aurait reçu le titre princier de Mirza. Il aurait offert au Shah de moderniser son armée. Pour sonder les intentions du Tzar Boris Godounov à l'égard des Turcs, et peut-être pour se défaire de lui, Abbas l'envoya en mission à Moscou où il se trouvait en 1600. Après son entrevue avec le Tzar, il gagna Arkhangelsk d'où il revint en Allemagne, passa quelques mois à la cour de l'empereur Rodolphe IV à Prague se rendit enfin en Italie. A Venise, il reçut de mauvaises nouvelles d'Angleterre: son protecteur le comte d'Essex était tombé en disgrâce (Il allait même périr sur le billot). Sherley comprit qu'il n'avait pas intérêt à rentrer dans son île natale. Il se mit au service du Pape. Il s'était pour la circonstance converti au catholicisme. Le pontife le chargea d'une mission en Inde qui échoua, puis on le retrouve à Raguse et à Venise, criblé de dettes, et vendant ses renseignements au plus offrant sans la moindre vergogne. Les projets succédaient aux projets, tous plus chimériques les uns que les autres, mais certains finirent par intéresser Philippe III d'Espagne qui, en 1607, le nomma amiral de l'escadre de Naples. Son escadre ne prit jamais la mer, car Sherley était resté en Italie et avait une fois encore changé de stratégie et d'objectif: il préconisait une alliance avec les Ottomans...Il put cependant



## Académie des sciences d'outre-mer

revenir à Madrid où il fut reçu avec tous les honneurs. Il alla prendre le commandement d'une escadre à Palerme puis après un simulacre d'expédition infructueuse contre les Turcs, il revint en Espagne : l'Europe entière était lasse de lui. Le roi lui fit attribuer une modeste pension qui ne fut même pas versée régulièrement puisqu'en 1619 il vivait misérablement à Madrid. Il écrivait abondamment et parlait plus encore. En 1613 il parvint à publier un premier volume de réflexions en Angleterre mais en 1622 parut en Espagne le recueil complet de ses projets sous le titre *El Peso del Mundo* (Le poids du monde) essai d'analyse politique et ambitieux projet mondial. Il devait finir ses jours à Grenade en 1633. Les jugements portés sur lui sont en général sévères: si quelques uns ont cru pouvoir louer son discernement (sans exclure les chimères), la plupart n'ont vu en lui qu'un homme sans aveu, un aventurier sans foi ni loi.

Le troisième personnage mis en scène est bien différent. Même si Blaise Cendrars saluait en lui un grand bourlingueur, le Vénitien Nicolo Manuzzi (1638-1720) ne renia jamais ni sa patrie, qu'il avait quittée à l'âge de 14 ans, ni sa religion. D'origine modeste, embarqué très jeune sur un navire de commerce, il gagna Surate, servit dans l'artillerie de princes moghols puis acquit des notions de médecine, sans doute grâce à l'aide de jésuites qui lui avaient enseigné le persan et procuré des ouvrages médicaux. Il vécut pendant une trentaine d'années à la cour du grand mogol Aurangzeb où il exerça son art à la satisfaction de la famille impériale bien qu'il soit permis de s'interroger sur le sérieux de ses compétences médicales. Un de ses confrères français, François Bernier, lié à Gassendi, le tenait pour un charlatan. Quant à ses connaissances en balistique et en art militaire en général, elles étaient encore plus lacunaires. Il fut aussi négociant, vécut à Goa et dans d'autres enclaves européennes, puis servit d'intermédiaire entre les comptoirs de la Compagnie anglaise et les princes indiens. Sur les conseils de François Martin de Vitré, il épousa une veuve anglaise à Madras en 1686, se retira à Pondichéry en 1709 et mourut octogénaire au cours d'un séjour à Madras. Tout laisse penser qu'il avait amassé une fortune considérable. Il ne lui avait jamais été donné de revoir la Sérénissime, dont le Sénat lui avait adressé une lettre de félicitations. (bien qu'il eût parfois manifesté l'intention de rentrer en Europe). Il est l'auteur d'une *Histoire générale de l'Empire du Mogol depuis sa fondation sur les mémoires portugais de M. Manouchi*. Mais cette édition, publiée à Paris en 1708 par les soins du jésuite Cartrou, a défiguré le texte original. Cet ouvrage a été maintes fois critiqué et il est évident que Manuzzi n'a pas utilisé les chroniques officielles de l'Empire ni des Etats princiers. Fut-il réellement un bourlingueur au sens que Cendrars donnait à ce terme? Il est permis d'en douter.

On appréciera les réflexions que Subrahmanyam nous propose dans sa conclusion sur les destinées de ces trois exilés. Ali bin Yusuf n'a jamais revu Bijapur, Anthony Sherley ne revit jamais les falaises du Sussex et si Manuzzi a fini volontairement sa vie en Inde, c'est qu'il n'ignorait pas qu'en rentrant à Venise après un demi-siècle d'absence, il y eût été tout aussi étranger qu'en Inde. Ainsi que l'auteur nous le dit p. 296, c'est bien l'éloignement temporel ou géographique qui aboutit à faire de nous des étrangers. Il a donné à un de ses chapitres sur Sherley p. 129, un titre emprunté à Camus: "*L'exil et le royaume*". Ce même Camus nous rappelle dans une autre de ses œuvres que l'on peut être étranger sur la terre qui nous a vu naître.

**Jean Martin**